

une galanterie à mademoiselle d'Artigny ; M. de Saint-Aignan improvisait un distique sur la beauté du roi ; M. de Vardes passait un billet brûlant à la comtesse de Soissons. Après le Salut c'était bien mieux encore : toute cette folle jeunesse éclatait dans sa joie ; seule peut-être, mademoiselle de La Vallière n'avait pas si vite oublié Dieu.

Voltaire a dit que l'église était l'opéra des gueux. N'est-ce pas aussi un théâtre pour les riches ?

L'église parle de l'amour divin, mais pour beaucoup de paroissiennes, l'homme y cache Dieu.

La marquise de Néers n'aimait Dieu que pour l'église. Madame de Montmartel n'aimait Dieu que dans l'église.

## XI

*C'est l'amour qui prend l'amour*

Sans doute l'aventure du sermon fut une aventure à huis clos, car le lendemain le marquis de Néers conduisait sa femme à une comédie que jouait la comtesse de Montmartel dans un hôtel célèbre de l'avenue des Champs-Élysées.

M. de Montmartel était parti la veille pour Trieste, où le comte de Chambord l'avait appelé.

Madame de Néers apparut dans sa gravité. Aussi le prince Rio dit-il en la saluant de loin :

— Voilà Mignon aspirant au ciel.

La grande curiosité de la soirée c'étaient les

débuts de la comtesse de Montmartel. On ne doutait pas, d'ailleurs, que l'adorable blonde ne jouât merveilleusement les grandes coquettes.

Lord Sommerson était venu avec lord Lyons. Avant le spectacle, il reconnut les beaux yeux de la comtesse qui regardait ses spectateurs par un œil du rideau.

Il y avait là un parterre de princes et de princesses.

Je ne parlerai pas des femmes, pour ne pas redire la phrase consacrée : « l'escadron volant ou la corbeille de fleurs. » Les hommes s'appelaient le duc de Persigny, lord Lyons, le duc d'Albe, M. de Nieuwerkerke, M. de Girardin, le vicomte de Turenne, le prince Rio, M. de Villeroy, M. de Las Marismas, le prince Napoléon, pour ne nommer que mes voisins. — Tout le calendrier des beaux noms parisiens était là, sans parler des gens de lettres ni des artistes, — qui ne font jamais tort au calendrier.

On frappa les trois coups.

C'était mieux qu'une comédie de paravent : Marivaux et de Musset auraient crié

bravo au jeune diplomate, tout à la fois auteur et acteur, qui apprenait à connaître les hommes par le cœur des femmes.

La pièce avait pour titre *la Diplomatie de l'amour*. Trois personnages : le marquis de Guébriac, un roué qui prise du tabac de la Régence; son neveu, le chevalier de Kervannes, un amoureux transi; et la comtesse de Reuil, une belle veuve qui jure bien de ne pas s'y laisser reprendre. J'oubliais une servante et un valet qui boivent dans le même verre.

La scène se passe à Plombières, sous Louis XV : au début, la comtesse s'ennuie. Il fait le plus beau temps du monde : « Toujours le soleil ! » dit-elle. Martine lui donne un roman : « L'amour, l'amour, est-ce qu'il n'y a que cela au monde ? » Le chevalier sera donc bien mal reçu. Il a déjà tenté l'aventure, mais il est si amoureux, qu'il en a perdu l'esprit. Le marquis de Guébriac, un Don Juan de l'école de Nocé, de Riom et de Richelieu, lui dévoile son plan de campagne. Selon lui, il faut tout attendre de soi et rien des femmes; elles ne se donnent que si on les prend. Il déclare que les amours transcendants ne réussissent que dans

la lune. Pour lui, il craint les chutes et ne monte pas si haut. Il plaint le chevalier de le voir si épris et si sauvage. « Mais, malheureux, quand commenceras-tu donc à être jeune? Voyez-moi cegalant capitaine! Vous croyez que c'est un homme, c'est une jeune fille bonne à faire de la tapisserie et à rester les yeux baissés dans le coin d'un salon. Monsieur, je vous déshérite! — Mais, mon oncle... — Voyons, parle, justifie-toi : as-tu jamais aimé? — Mais j'aime la comtesse de Reuil! — Et elle? — Elle me parle de son mari, — Parce que tu n'as pas l'art de le lui faire oublier. »

Et l'oncle, qui se croit le Machiavel de l'amour, conseille à son neveu de jouer au roué. Il est si convaincu, que le chevalier se décide à la métamorphose. Quand il reparait devant la comtesse, c'est Richelieu lui-même à sa proie attaché. Il raconte mille prouesses imaginaires; c'est le plus beau massacre de femmes qu'on puisse voir : Lauzun n'est pas digne d'être son valet. Dès qu'il se présente devant une femme, elle croit prendre un esclave et elle se donne un maître.

Ne croyez pas qu'avec toute cette belle

science, il va triompher de la comtesse : la femme en sait toujours plus long que l'homme le plus savant; n'est-ce pas elle qui, la première, a secoué l'arbre du bien et du mal? Donc, madame de Reuil joue le même jeu, et le joue mieux. « Ah! vous avez des maîtresses! « Eh bien, j'ai des amoureux! J'en ai de bruns, « de blonds, de bleus, de verts, de toutes les « couleurs; j'en ferai un régiment de chevau- « légers que j'offrirai à Sa Majesté. » Et la comtesse est si folle, si gaie, si coquette, que voilà notre roué désarçonné. Il arrache son masque, il se jette aux pieds de la jeune femme, il n'a jamais été plus passionné. Cette fois, la comtesse est prise.

C'est la médaille antique : *L'amour prend l'amour.*

La comtesse fut jugée belle, coquette, et innocemment perverse sous la figure de madame de Montmartel. Le chevalier, joué par l'auteur, ne fut pas sans peur et sans reproche.

Quand on demanda le nom de l'auteur, la comédienne improvisée vint dire d'un air gaiement mystérieux : *M. le comte de La Valette désire garder l'anonyme.*

La comtesse de Montmartel sauta par dessus la rampe. Tout le monde l'acclama. Elle dit à M. de La Valette :

— Vous avez bien raison : la vraie diplomatie de l'amour — c'est l'amour. Mais l'amour où est-il ?

La marquise de Néers s'était approchée de lord Sommerson ; dans le tohu-bohu elle lui dit à l'oreille :

— La vraie diplomatie de l'amour, c'est la vertu.

On réacclama l'actrice mondaine, on décréta que jamais ni le Conservatoire ni la maison de Molière n'avait donné une pareille comédienne.

Heureusement pour les femmes de théâtre que les femmes du monde ne jouent pas la comédie.

On se promena dans les salons après la comédie.

Lord Sommerson prit un peu violemment le bras de la comédienne, sans s'inquiéter de la surprise des voisines qui parlaient déjà des bottes de sept lieues.

Fit-il beaucoup de chemin ce soir-là ?

Il conduisit Hélène au buffet ; elle y fit un beau dégât, mais dans les fruits, les glaces et les bonbons, tandis que sa sœur, une femme sérieuse, attaquait gravement les sandwiches et les petits pains au pâté de foie gras.

— Voilà la vraie femme, dit le jeune lord à la comtesse en lui montrant la marquise à l'œuvre.

— Oui ; moi, je ne suis qu'une ombre errante. Adieu ! lui dit-elle, je vais me coucher.

— Prenez garde à lui et prenez garde à vous, dit le duc d'Ayguessvives à la comtesse.

— Je n'ai pas peur ni de lui ni de moi, répondit-elle. Quand mon mari n'est pas là, il ne me prend jamais l'envie de lui être désagréable.

M. de Montmartel, si on ne lui était pas « désagréable » de loin, en revanche on ne l'aimait pas de près.

Ce qui est hors de doute, c'est que lord Sommerson partit le lendemain pour Londres, sans enlever la comtesse de Marmontel.

— Pourquoi est-il parti ? demanda-t-on autour d'elle comme si elle dût le savoir.

— C'est bien simple, répondit-elle en riant, selon sa coutume, les Parisiennes ont été si heureuses avec lui qu'il a usé tous ses petits poignards d'or et qu'il est retourné à Londres pour en forger d'autres.

## XII

*Le théâtre de la Loi*

Or, le lendemain les deux sœurs se retrouvèrent au théâtre de la Loi; la comtesse parlait avec gaieté de cœur du marquis de Sommerson, mais madame de Néers dit qu'il n'était pas assez bon chrétien.

La liberté des théâtres nous a donné quelques théâtres de plus, un entre autres qui est au bout du pont de la Concorde, en face de l'Obélisque. Il a pour sentinelles deux chance-liers, il est bâti dans le style grec comme l'Odéon, mais il est moins sérieux. Il a changé plusieurs fois de titre, c'est le théâtre de la Loi. On y joue le drame et la comédie, on y joue même le vaudeville. Il a ses poètes tragiques,